



LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir., *La vie littéraire au Québec, 3 : 1840-1869 : « Un peuple sans histoire et sans littérature »* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996), xxiv-672 p.

Pierre Savard

Volume 51, numéro 1, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305630ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305630ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savard, P. (1997). Compte rendu de [LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir., *La vie littéraire au Québec, 3 : 1840-1869 : « Un peuple sans histoire et sans littérature »* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996), xxiv-672 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(1), 108-112.  
<https://doi.org/10.7202/305630ar>

LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES, dir., *La vie littéraire au Québec, 3: 1840-1869: «Un peuple sans histoire et sans littérature»* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996), xxiv-672 p.

Publié sous l'égide du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), ce volume est le troisième d'une série de six, dans la collection créée et dirigée par Maurice Lemire. L'ouvrage est rédigé en collaboration par une dizaine d'historiens du littéraire: Marie-Andrée Beaudet, Aurélien Boivin, Anne Carrier, Jacques Cotnam, Gilles Dorion, Kenneth Landry, Hélène Marcotte, Pierre Rajotte, Lucie Robert et André Sénécal. Il constitue, après celles des deux premiers volumes, une autre grande réussite et un ouvrage essentiel à des générations de chercheurs et de curieux à venir. Il n'est donc pas surprenant de voir cette équipe, qui depuis dix ans travaille à la reconstitution de l'histoire littéraire au Québec, recevoir des subventions majeures du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, ainsi que du FCAR du Québec, pour un chantier de première valeur et aux retombées innombrables.

Collectif, l'ouvrage profite de la science et de l'expérience d'une équipe variée, équilibrée et dont le propos reste bien intégré. Des littéraires blanchis sous le harnais y côtoient de jeunes savants. Ainsi, le livre constitue un heureux mélange de sociocritique et de sens commun, de flair pour la littéralité et d'analyse assez objective.

À l'actif d'une synthèse de ce type, soulignons que les auteurs sont retournés aux textes sans se contenter de résumer les meilleures ou les seules études existantes. Ils nous proposent des lectures parfois neuves, généralement justes, et sans ce désir de faire autre à tout prix qu'on trouve trop souvent dans les synthèses des pays dont les lettres sont surétudiées.

La «présentation» en tête de ce copieux volume est à lire. Les auteurs y précisent le dessein général de l'ouvrage et le plan des six volumes dont le présent constitue le troisième. Leur promesse de présenter la vie littéraire et non seulement les œuvres-sommets est fort bien remplie. Deux des sept chapitres traitent des œuvres proprement dites, soit la prose d'idée puis les textes de l'imagination et de la subjectivité. (Les trois catégories antiques, soit la raison, l'imagination et la sensibilité, aux mélanges littéraires toujours inattendus — et c'est là le charme trouble des lettres — sont sauvées). Les autres chapitres constituent l'aval et l'amont: d'abord les «déterminations étrangères du champ littéraire», où il est question de France, de Rome et des États-Unis; puis les «conditions générales», soit la politique de l'Union à la Confédération, l'économie et la société, le clergé et l'idéologie dominante (?), l'éduca-

tion et la langue, voire les arts du temps, le tout en fonction des lettres; les «agents» constituent peut-être le plus neuf des chapitres: acteurs de la vie littéraire, pratiques associatives, théâtre; enfin, «la diffusion» et la «réception» forment pour leur part deux chapitres distincts et substantiels: ils sont aussi pleins de pages éclairantes qui intègrent le meilleur des études des vingt dernières années quand ils ne présentent pas carrément le fruit de recherches originales.

Pierre de touche de tout ouvrage de ce genre, *La vie littéraire au Québec* pousse à la lecture des auteurs. Malgré l'accent sur la contextualisation, l'ouvrage n'est pas du genre «fermé»: le lecteur est mis en appétit par une présentation sympathique sans trop de complaisance. Ce qui n'empêche pas les auteurs de sarcler quand c'est nécessaire.

On pourrait faire une longue liste des meilleurs passages de cette synthèse foisonnante d'aperçus neufs et sûrs. Nous avons évoqué les pages utiles et inédites sur les «agents de la vie littéraire». L'histoire de l'imprimé, aire labourée depuis plusieurs années par les historiens Galarneau et Lamonde, ainsi que par leurs étudiants et leurs collègues littéraires, y occupe à juste titre une place de choix, et on y fait heureusement le point. Les récits de voyage sont présentés de façon neuve, le rôle capital des revues est bien éclairé, et la vie associative — essentielle à l'intelligence de la dynamique du temps — est longuement analysée.

Bien entendu, le lecteur s'attend à ce qu'une telle synthèse fasse des choix. Les auteurs n'y manquent pas. Par exemple, ils relèvent le poète Lévesque, qui a même droit à plus de lignes que Lenoir lui-même remis à l'honneur par Hare et Lortie. De même rendent-ils justice au chroniqueur Gélinas. Par contre, ils sont sans merci à l'endroit de l'irrépressible Marsais, réduit au statut de chansonnier. Leurs pages sur «les vies, éloges, biographies» révèlent à quel point ils ont su intégrer les manifestations les plus humbles du littéraire. Tout cet effort appuie une démonstration puissante qui justifie la remarque que font les auteurs sur ces trois décennies de production: «La littérature canadienne cesse d'être un projet: elle s'établit...» C'est ici le message essentiel de cette synthèse centrale.

Il va sans dire que «les œuvres fondatrices» ont été traitées avec soin: Garneau, Crémazie, de Gaspé. Les pages sur Garneau poète et historien constituent un bon état des connaissances. Celles sur les «prêtres historiens», qui les suivent, font plus que démarquer la classique étude de Serge Gagnon. Les auteurs utilisent bien les travaux fouillés de Condemine sur Crémazie, et font habilement leur miel des trois volumes des *Textes poétiques du Canada français* qui couvrent plus de la moitié de leur période (jusqu'à 1858). Ils font aussi bon usage de la thèse sur la poésie de Jeanne d'Arc Lortie, celle-là même qui a mis sur pied la copieuse série des *Textes poétiques*.

L'ouvrage aux ambitions aussi considérables, à la collaboration diversifiée, soumis au surplus au devoir de la simplification, ne peut manquer de soulever des questions d'ensemble et de détail. Si le *terminus a quo* se comprend assez bien, la date-butoir n'est pas assez explicitée. Mil huit cent

soixante-neuf est l'année de parution de l'anthologie poétique de Nantel. Et après? Certes, on se félicite que les maîtres d'œuvre aient évité le piège à ours de 1867, mais le lecteur aurait aimé en savoir plus sur le «tournant» de 1869. L'historien reste aussi sur sa faim face au plan thématique de l'ouvrage. Il aimerait sentir les rythmes de la vie littéraire de ces trois décennies qui constituent plus qu'un mouvement uniformément accéléré. Ainsi un optimisme certain n'apparaît-il pas dès les années 1840 que traduit un Chauveau (et auquel Garneau, son aîné, résiste) et ainsi de suite. Le retour de Papineau, la poussée des Rouges, l'annexionnisme puis le retrait du «Grand Homme» n'ont-ils pas quelque effet sur la conjoncture littéraire? La morosité politique des années 1860 et l'imbroglio constitutionnel n'empêchent pas la production littéraire de connaître de nouveaux sommets... Quant aux considérations sur la vie économique, elles se contentent trop de déplorer le triste sort du Bas par rapport au Haut-Canada. Les difficultés créées par les lois britanniques sur les céréales et la crise qui s'ensuit atténuée ensuite par dix ans de réciprocité canado-américaine à partir de 1854, n'ont-elles pas d'effets assourdis sur «la vie de l'esprit»? Le rôle de capitale de Québec pendant plusieurs années de l'Union et la prospérité de Montréal ne servent pas exclusivement les intérêts des Anglais comme en témoigne la fortune de l'auteur de «Ô Canada mon pays, mes amours!» De même, les luttes politiques ne se résument pas au conflit entre les fils des patriotes et les épigones des bureaucrates, ou entre les libéraux modernes et démocrates et les conservateurs ultramontains, fauteurs de Confédération... Le patronage, bien connu et utilisé par les contemporains, explique moult options. A la vérité, la pureté idéologique est rare dans tous les camps et que de querelles littéraires ne peuvent s'expliquer que par des rivalités personnelles («les passions» et pas seulement les «déterminations» ou le contrôle social). Dessaulles, Bourget, Aubin relèvent autant de la caractérologie que de la sociologie. Si l'histoire est d'abord l'étude de l'homme animal social, c'est aussi (et l'histoire de la «vie littéraire» encore plus?) l'observation de l'animal raisonnable dans toutes ses variétés psychiques. Ceci s'applique aussi au clergé dont la langue de bois et le comportement monolithique donnent souvent le change. Qu'il y a loin d'un Alexis Pelletier à ses anciens confrères du Séminaire de Québec et à son ex-évêque Baillargeon! Et quel monde sépare les «Canadiens» du Séminaire de Québec des «Français» de Saint-Sulpice, selon les mots de John Holmes. Un épisode comme celui des zouaves, Hardy l'a montré, révèle des fissures dans la forteresse ultramontaine. La grande lutte entre libéraux et ultramontains avec, en 1869, l'écrasement général des premiers, même si on s'en tient au discours, mérite plus de nuances. Par contre, les auteurs ont raison de souligner la rectification éducative qui poursuit inexorablement son cours: un Garneau autodidacte (et doué) est de moins en moins pensable avec le temps qui passe: Sulte l'apprendra à ses dépens...

Toujours au chapitre des idéologies chères aux auteurs de cette «vie littéraire», signalons des allusions pas toujours claires à la querelle du gaumisme, qui se termine par l'évincement des protagonistes de ce retour radical à l'enseignement chrétien. Cet échec à l'«ultramontanisme» révèle,

bien entendu, l'emprise du clergé sur les études classiques: il n'y a aucun besoin de réduire la part des «païens» dans les programmes aussi longtemps que l'enseignement est assuré par des clercs, si mal préparés fussent-ils. Un autre courant, le gallicanisme, reste dans l'obscurité. Et pourtant «le libéral» Garneau en est accusé autant que le conservateur George-Étienne Cartier... Le vieux rêve d'un clergé docile aux politiciens catholiques canadiens-français traverse toute notre histoire. Bien de nos libéraux et de nos ultramontains se sont laissé entraîner à cette tendance inévitable. Toutes ces ambiguïtés révèlent un «Bloc» ultramontain moins homogène qu'on le dit. Restent les jugements des auteurs sur l'échec relatif des libéraux au terme du match de trente ans. On console le lecteur en expliquant en gros que les ultramontains sont des sophistes et que, de toute façon, le talent littéraire est libéral. Ici encore, si la lecture de M<sup>re</sup> Bourget donne froid au dos en cette fin de deuxième millénaire, on doit admettre que sa prose fut «efficace» à l'époque, même si elle n'atteint pas des sommets d'éloquence. Ici encore, où est la littérature? On sent bien que les auteurs sont plus à l'aise dans l'éloge de Buies, ce qui, il faut bien le dire, demande peu d'audace.

Sur la littérature populaire, qui nous vaut des pages neuves et substantielles, on souhaiterait une meilleure articulation à son lectorat. Pour le lecteur de ce temps, la littérature ne reste-t-elle pas avant tout celle qui vient de France, comme en font foi les registres de prêts des bibliothèques et les inventaires après décès? Textes de la France de Paul Féval et cie plus que de la France «littéraire» qui «glisse au déisme et au scientisme». Les auteurs tirent justement de l'oubli le lectorat féminin alors en émergence. Mais ce développement n'a-t-il pas eu l'effet pervers de faire glisser peu à peu les auteurs de cette société, dominée par les valeurs bourgeoises traditionnalistes, dans une production pour couventines?

Combien d'autres questions soulève la lecture de cette somme foisonnante d'informations. Ainsi cette remarque, discutable, qui oppose Garneau («regarder en arrière») et Parent («spéculer sur l'avenir»). En passant, ledit Garneau n'a fondé aucune association: ce n'est pas dans son tempérament! Et son *Voyage* reste avant tout un témoignage sur sa vision du monde en 1854-1855, comme le montre Bergeron dans son ouvrage récent. Enfin, Casgrain continue d'être jugé de façon contradictoire: son œuvre est qualifiée de «fondatrice» sur la couverture de l'ouvrage alors que son rôle est plus ambigu entre les deux couvertures où on peut lire: «Aucun nom de critique ne se dégage de façon décisive.»

Les auteurs font un effort louable pour ne pas trop expliquer l'avant par l'après. Cependant on note qu'ils cèdent parfois à l'anticipation: par exemple lorsqu'ils soulignent la fortune du Daudet des *Lettres de mon moulin* (parues en 1869).

Les jugements politiques prennent parfois le pas sur la littérature, comme dans le cas des *Mémoires* de Gaspé, «seigneur anglophile». N'y a-t-il pas dans les *Mémoires* quelque vertu même si ces écrits ne sauraient atteindre, bien entendu, «la grande littérature» des lettres de Crémazie? Plus sérieuse-

ment, on peut s'interroger sur le glissement sémantique, courant dans l'ouvrage, entre «national» et «nationaliste». À la page 337, le lecteur est rassuré de lire que «la littérature (de ce temps) se définira de plus en plus par la qualité de l'écriture, l'originalité de la forme et l'intérêt de la démarche d'un écrivain». Que cet aveu eût été précieux plus tôt!

Conçu d'abord comme «un outil de référence à caractère scientifique», le livre est bardé d'un appareil critique et didactique qui mérite commentaires. Il faut féliciter les responsables de l'illustration aux choix éclairants. Gravures et peintures d'époques sur la vie surtout à Québec et à Montréal, depuis la cour de l'École normale Jacques-Cartier jusqu'aux inévitables Kreighoff; portraits d'auteurs tirés souvent de *L'Opinion publique* (donc un peu postérieurs à la période). Cependant, dans l'ensemble, un effort net a été fait pour nous donner des portraits assez proches de l'époque de production des écrivains. Par contre, on se demande pourquoi l'éditeur a eu l'idée de reproduire en page de couverture, l'incendie du Parlement à Montréal en 1849? Le lecteur y cherche en vain un rapport avec le message du livre qui en est un d'assurance! À tout le moins, la portée de cet épisode peu glorieux, œuvre de «tories» anglophones (on ne le dit pas), mériterait d'être explicitée dans l'ouvrage. Remarque analogue pour le sous-titre: la phrase méprisante de Durham vaut une exégèse plus fine que celle lancée en passant: le «no history» n'a-t-il pas déjà été traduit par «sans histoire écrite»? Ironique, le sous-titre convient mal à un manuel et lance un signe contradictoire. La bibliographie générale de même que celles «choisies» à la fin de chaque section sont préparées avec la rigueur à laquelle nous ont habitués les disciples de Lemire depuis le temps du DOLQ. Bien sûr, les ouvrages cités n'ont pas tous été utilisés, voire consultés... La chronologie sera précieuse, à condition de savoir ce qu'on cherche et plus encore de savoir déchiffrer le sens des événements suggérés subtilement par leur choix et leur formulation. Quant à la correction du texte, elle est remarquable dans un ouvrage truffé de pièges. Mais pourquoi affliger le lecteur de noms et prénoms au complet à la manière anglo-saxonne tel Charles-Alexis-Henri-Clérel de Tocqueville ou Philippe-Joseph-Benjamin Buchez? De même, faut-il désormais parler de Duclos De Celles et de Léon-Pamphile Lemay au lieu de De Celles et de Pamphile Lemay? Dernière vétille: les pages 76 à 98 ne sont pas paginées pour des raisons esthétiques ou par conventions typographiques: dur pour le chercheur ou le curieux!